

Cette semaine, 17 Avril 57
LE THEATRE

★
MARIGNY

ŒDIPE, MAGUELONNE

La représentation de l'*Œdipe* d'André Gide, telle que la propose actuellement Jean Vilar avec le concours de la Compagnie Jean-Louis Barrault-Madeleine Renaud est une fête, un plat fin, délicatement préparé pour des gourmets de haute époque. Je n'ai malheureusement pas vu ce même *Œdipe* l'été dernier dans les jardins du Pape Urbain, en Avignon, mais je doute — plein air mis à part — que l'impression puisse être plus profonde et l'enchantement plus vif.

L'*Œdipe* de Gide, et c'est ce que je trouve de plus admirable dans cette petite œuvre, s'avance harmonieusement de la comédie-farce vers la tragédie, sans un heurt, sans un éclat et sans que le public puisse remarquer le moment précis où le sourire fait place à l'angoisse. Le rideau se lève sur des personnages, proches parents de l'Achille ou du Calchas de *La Belle Hélène* et se baisse sur les créatures de Sophocle. Cet *Œdipe* du XX^e siècle, c'est, pourrait-on dire, l'histoire que raconte un soir après dîner à ses amis, un lettré humaniste, qui ne peut s'empêcher de commenter les événements à sa façon, ne serait-ce qu'avec un clignement d'œil. Quand Œdipe, dès le début, s'avance vers le devant du théâtre pour se présenter et s'expliquer, quand Créon fait le bonhomme, quand Jocaste ne prend pas tout à fait au sérieux la situation, quand Tiresias est importun, quand les deux garçons commencent — déjà ! — à courtiser leur sœur, respectant ainsi les lois intangibles de la fatalité, tout cela c'est la part de complicité entre l'auteur et le spectateur.

Mais toutes ces facéties et ironies, les unes voyantes, les autres plus secrètes, n'empêchent nullement la marche du destin. Œdipe se bat contre les Dieux et se fait justice lui-même. Et c'est peut-être parce que les héros gidiens ont eu par moments des allures d'opérette, que le dénouement paraît plus atroce, plus grand, plus impitoyable. *Œdipe* ou l'échec du non-conformiste. Cette tragédie en annonçait, hélas ! pas mal d'autres.

La mise en scène de Jean Vilar, son interprétation du fils de Laïus, l'intelligence aiguë de ses camarades, le décor de Gischis, font de cette soirée quelque chose de très précieux, dont nous nous souviendrons.

Quant à *Maguelonne*, de Maurice Clavel, c'est une autre affaire. *Maguelonne* est l'erreur d'un jeune dramaturge qui nous a donné avec *Les Incendiaires*, une des meilleures, une des plus pures pièces sur la Résistance et qui est en train de se noyer lentement dans un océan d'éloquence. Déjà *La Terrasse de Midi* m'avait paru bien ennuyeuse. Que dire de la pièce actuelle ? La même chose : qu'elle est ennuyeuse aussi, et prétentieuse et fort obscure. Une expérience que nous souhaitons sans lendemain.

Bernard DHERAN, VILAR et François CALVE dans une scène de la pièce d'André Gide « Œdipe », au Théâtre Marigny (Photo Lipitzki.)

